

Histoire des traductions en langue française

XX^e siècle

En librairie
le 2 mai
2019

Verdier

Présentation

DERNIER TOME DE L'*HISTOIRE DES TRADUCTIONS EN LANGUE FRANÇAISE*, ce quatrième volume traite des traductions réalisées **de 1914 jusqu'au tournant des XX^e-XXI^e siècles**.

À l'instar des trois précédents tomes, il propose **une histoire des traductions dans tous les domaines** où la langue française a été utilisée comme médiatrice, permettant l'accès à d'autres cultures, en littérature comme en sciences, arts, théologie, droit...

Un phénomène d'extension spatiale, temporelle et quantitative caractérise la traduction au XX^e siècle : on estime que le volume des traductions publiées après 1960 équivaut à celui des traductions publiées avant cette date ! En même temps, les réflexions théoriques et méthodologiques connaissent un fort développement.

Siècle de la retraduction, le XX^e siècle, qui a vu naître la nouvelle discipline de la *traductologie*, est aussi celui où des manques sont comblés, notamment grâce à des programmes de l'Unesco et au travail engagé d'éditeurs et de traducteurs.

L'étude de ces années riches en bouleversements politiques, culturels et techniques a requis la collaboration de **plus de 200 universitaires de toutes nationalités**.



Quatre sections structurent l'ouvrage : la première précise les caractéristiques du **marché de la traduction** et brosse un **portrait sociologique des traducteurs**, la deuxième se penche sur **le domaine de la littérature**, la troisième sur **les arts** et la quatrième sur **les sciences**.

De nouveaux champs d'étude font leur apparition dans ce volume : témoignage historique – littératures de genre – historiens de l'art – écrits de compositeurs et textes musicographiques – chanson – bande dessinée – cinéma – critique littéraire – anthropologie et sociologie – psychologie et psychanalyse – féminisme.

Pour chaque domaine abordé, l'ouvrage propose une mise en perspective des acquis de la recherche et des aperçus nouveaux, organisés selon une périodisation propre, ainsi que des **portraits de traducteurs**.

La consultation est facilitée par un sommaire analytique et deux index : celui de quelque 2 000 traducteurs et celui d'environ 1 000 auteurs traduits, pour ce seul volume. **Et dans l'ensemble des quatre tomes, ce sont ainsi plus de 6 000 traducteurs qui ont été identifiés.**

Portrait de Louise Servicen

Descendante des Dadian, princes et riches industriels arméniens de l'Empire ottoman, L. Servicen reçoit l'éducation européenne des jeunes patriciens arméniens qui apprenaient très tôt le français dans le cercle familial et avaient accès à une culture cosmopolite. Grâce à des précepteurs privés, elle maîtrise plusieurs langues (anglais, allemand, italien) et, sur l'impulsion d'une mère polyglotte et fine lettrée, s'ouvre très tôt à la littérature. En 1929, lorsque les Servicen, meurtris et ruinés par le génocide arménien, émigrent vers la France, Louise met à profit ses talents de polyglotte en qualité de traductrice. Avec l'appui de Benjamin Crémieux, elle commence par traduire de l'italien au début des années 1930 (Pirandello notamment), puis s'attache au domaine anglo-saxon. La commande décisive vient, en 1934, de Gallimard : Servicen est chargée de traduire la tétralogie de Thomas Mann *Joseph et ses frères*. Le nom de Servicen est dès lors indissociablement lié à celui du Prix Nobel de 1929, qu'elle rencontre à plusieurs reprises : outre *Joseph*, elle traduit pour Gallimard, Albin Michel et Grasset *Charlotte à Weimar* (1945), *Les Têtes interverties* (1949), *Docteur Faustus* (1950), les *Considérations d'un apolitique* (1975) et nombre d'essais, de nouvelles et de lettres. Sa traduction des *Carnets* de Léonard de Vinci, parue en 1942, suscite par ailleurs l'admiration des milieux littéraires. Autrice d'une centaine de traductions dans les domaines germanique, anglo-

américain et italien, sous son vrai nom et plus rarement sous des pseudonymes (Louis Vic, Pierre Vence, Louis Eze), Servicen reçoit pour son œuvre le prix Halpérine-Kaminsky (1972) et celui de l'Académie française (1975). Soucieuse de servir des textes étrangers et leurs auteurs, elle laisse peu de témoignages sur son expérience traductive. Elle traduit un certain nombre d'ouvrages avec sa mère Astiné, qui accorde une attention sourcilleuse à la rigueur du texte et à sa musicalité, aux rythmes, sonorités et couleurs des mots. Les traductions de Servicen se caractérisent par une extrême minutie dans la restitution sémantique, harmonique et respiratoire de la phrase, ainsi que par une grande érudition conduisant par moments la traductrice à donner à sa version davantage de relief ou d'archaïsme que n'en contient l'original.

Extrait du chapitre « Fictions en prose »

•

« *L'affaire Kafka-Vialatte* » est un cas unique dans l'histoire, non seulement de la traduction en langue française, mais dans celle de la traduction en général. On s'est en effet rendu compte assez vite que Vialatte, à qui revient le mérite d'avoir fait connaître Kafka en France, et qui ne disposait pas de l'énorme avantage qu'à tout « retraducteur » de pouvoir en cas de doute se référer au travail de son prédécesseur (pratique à laquelle bien peu renoncent), avait surlittérisé le texte, ou, comme on dit, fait assez souvent « du Vialatte » (lui-même étant un écrivain de

Extraits

talent) là où on aurait pu attendre plus de discrétion ou de retenue. Le registre de vocabulaire qu'il utilise est, de manière générale, trop soutenu par rapport à l'allemand standard et de « chancellerie » qui est l'arme de Kafka. Il est vrai aussi que le critère majeur de la traduction réussie du point de vue des éditeurs de l'époque était que le texte passât pour avoir été écrit directement en français. Meschonnic met littéralement en pièces la traduction par Vialatte du court récit « Une petite femme » ; son jugement est sévère mais incontestable :

Le discours de Kafka est une gestuelle, une rythmique, une prosodie. C'est-à-dire une oralité. Au sens où cet ensemble prime dans la signification du texte, et fait sa logique. Ce que la traduction de Vialatte met merveilleusement, par contraste, en évidence : elle l'ignore complètement.

On peut, hélas, étendre ce « verdict » à la totalité du travail de Vialatte, qui compte aussi, sur l'ensemble du corpus, des omissions et des erreurs flagrantes (certes peu nombreuses). Gallimard a dû se rendre compte assez tôt de l'existence du problème, et décida donc, pour la célèbre collection de la « Pléiade », de confier une retraduction globale à Claude David, éminent germaniste, professeur à la Sorbonne, qui se mit résolument à la tâche. David termina sa traduction mais, coup de théâtre, l'héritier de Vialatte s'opposa, par voie de justice, à toute modification du texte français, exigeant que la « Pléiade » reproduisît à l'identique le texte du premier traducteur. Les juges du tribunal de la Seine lui donnèrent

raison, car, selon la législation française, un traducteur dispose des mêmes droits que l'auteur, et ce jusqu'à l'entrée de l'œuvre dans le domaine public. Les lecteurs de la « Pléiade » en sont donc réduits à consulter en fin de volume les modifications et corrections proposées par David, annoncées dans le corps du texte de Vialatte par des appels de notes : lecture absolument impossible en continu.

Extrait du chapitre « Retraductions »



Les Œuvres complètes de Freud aux PUF

Les PUF ouvrent à partir de 1984 le chantier de la traduction intégrale des œuvres de Freud, avec pour objectif de proposer des traductions entièrement nouvelles, unifiées par le principe structuraliste de la traduction systématique de chaque terme allemand par un unique terme français. La supervision de l'équipe de traducteurs est confiée à un comité de pilotage constitué du psychanalyste Laplanche, du germaniste Cotet et du psychiatre Bourguignon. Cette entreprise prétend s'affranchir de tout dogmatisme, ce que doit garantir la composition de l'équipe, faite de « germanistes et [de] freudologues », et seulement d'une « très petite minorité [d']analystes praticiens, eux-mêmes freudologues avant tout », unis par une « véritable osmose ».

Au risque d'une lourdeur de la traduction parfaitement assumée, l'équipe des OC revendique un « certain forçage du français », sans que la « fidélité syntaxique »

Extraits

à l'allemand, « pour extrême, voire extrémiste qu'elle soit », soit jamais « violante ». Il s'agit en effet de trouver un équivalent à l'usage freudien d'un allemand teinté « de viennois, de yiddish, de français, de latin », mais aussi de « la technicité médicale, la sémiologie psychiatrique et la rationalité bien particulière qui imprègne la fin du XIX^e siècle ». Le mot d'ordre de ce volume tient donc en cette formule : « traduire Freud en inventant, en façonnant pour lui, non pas on ne sait quel français "germanique", mais un "français freudien", en utilisant toutes les ressources du français de *la même façon* que Freud utilise celles de l'allemand », dans le refus de tout enjolivement traductif.

Les choix terminologiques des *OC* causent de nombreuses controverses. Georges-Arthur Goldschmidt s'étonne ainsi de choix traductifs qui rendent la lecture de Freud difficile en français, alors que « jamais Freud ne s'écarte d'une langue moyenne, accessible à tous ses lecteurs ». Antoine Berman, s'il reconnaît à cette version la qualité de ne pas médicaliser excessivement l'écriture freudienne et de ne pas transformer Freud en prosateur élégant, comme le faisait Marie Bonaparte, déplore qu'elle « heurte [le] sentiment de la langue française ». Les germanistes les plus confirmés s'opposent plus frontalement aux choix traductifs des *OC*. Bernard Lortholary reproche ainsi à l'équipe des PUF d'avoir appris l'allemand « dans Freud » : « Ils sont incapables de voir ce qui est de l'auteur et ce qui est de la langue. » Récusant l'idée même d'un « allemand freudien » qui en appellerait

à la création d'un « français freudien » et refusant à la version des PUF la légitimité du statut de « traduction », il revient sur le cas de la traduction de *Hilflosigkeit* par « désaide », choix qui relève à ses yeux de l'étymologie sauvage et auquel il préfère le terme de « désarroi », mieux à même de restituer la banalité et la connotation réflexive du terme allemand. S'il reconnaît aux *OC* le mérite d'avoir fait progresser la « philologie freudienne », J. Le Rider, germaniste et historien, incrimine quant à lui les errements du « retour à Freud » prôné par Lacan, « pure fiction » qui n'a conduit les *OC* qu'à une « réinvention de Freud ».

Extrait du chapitre
« Psychologie et psychanalyse »

●

La traduction des sciences et des techniques a connu au XX^e siècle des bouleversements majeurs, liés à ceux affectant la science elle-même, avec l'apparition de nouvelles théories pour rendre compte de la complexité du monde, de nouvelles spécialisations disciplinaires et de puissants moyens d'investigation technoscientifique pour explorer l'infiniment grand et l'infiniment petit.

Face à ces mutations, qui s'accompagnent d'un vocabulaire et de pratiques de langage en évolution permanente, la professionnalisation des traducteurs n'a pas toujours suffi à répondre de manière satisfaisante car, plus que jamais, il est nécessaire de connaître non seulement les langues source et cible, mais aussi les langages scientifiques spécialisés

Extraits

et les sciences elles-mêmes. Le biologiste André Lwoff, Prix Nobel 1965, a ainsi critiqué la traduction de l'anglais *falsify/falsification* dans le « principe de falsification » de Karl Popper, fondé sur la réfutation (sens de *falsification* en anglais) comme critère de scientificité; il s'est surtout indigné, et à juste titre, de la traduction de l'abréviation anglaise *redox* (le potentiel d'oxydo-réduction) par « bœuf rouge »: « Le traducteur ne s'est pas demandé comment un bœuf, fût-il rouge, pourrait intervenir à l'échelon moléculaire dans l'équilibre d'une réaction chimique ». Si le terme n'est alors ni dans les grands dictionnaires anglais-français ni dans le *Shorter Oxford Dictionary*, il se trouve pourtant au moins dans l'*American Heritage Dictionary*.

Extrait du chapitre
« Sciences et techniques »

Traduction des titres de film

On est parfois surpris par la liberté prise dans la traduction des titres de film, comme dans le cas de *Der Himmel über Berlin* de Wim Wenders (1987), « Le ciel au-dessus de Berlin », traduit par *Les Ailes du désir*. Les exemples pourraient être multipliés presque à l'infini. Dans le cas de films muets de Charlie Chaplin, les titres anglais sont traduits en français et se présentent alors comme une série (p. ex. *His New Job*, *A Night Out*, *The Champion*, *A Jitney Elopment*, *A Woman*, films de 1915, deviennent respectivement

Charlot débute, *Charlot fait la noce*, *Charlot boxeur*, *Charlot veut se marier*, *Mam'zelle Charlot*). Les titres de plusieurs films de Luchino Visconti présentent des transferts intéressants: le titre français *Sandra* (1965) « traduit » *Vaghe stelle dell'Orsa* (littéralement « Belles étoiles de l'Ourse », incipit du poème *Le Ricordanze* de Leopardi que récite un personnage); *Violence et Passion* (1966) correspond à *Gruppo di famiglia in un interno* (« Groupe de famille dans un intérieur »); enfin, *Les Damnés* (1969) s'intitule en italien *La Caduta degli Dei*, « La chute des dieux » tandis que Ludwig (1969) devient en français *Le Crépuscule des dieux* – le fait qu'il s'agisse souvent de coproductions franco-italo-allemandes n'est sans doute pas étranger à ces traductions.

Dans une période récente, il n'est pas rare que des distributeurs privilégient les titres anglais, quitte à retirer dans un anglais a priori plus compréhensible par les Français, ou jugé plus séduisant: ainsi, le film *Wild Things* de John McNaughton (1998, littéralement « Choses sauvages ») est retiré *Sex Crimes* pour sa sortie en salle en France. Les titres ne subissent d'ailleurs pas le même sort d'un espace francophone à l'autre, et l'on constate que la France, à la fin du xx^e siècle, conserve volontiers le titre anglais. Ainsi, *Pulp Fiction* (Q. Tarantino, 1994), *Breaking the Waves* (L. von Trier, 1996), *Trainspotting* (D. Boyle, 1996) gardent leur titre original en France, qui devient au Québec *Fiction pulpeuse*, *L'amour est un pouvoir sacré* et *Ferrovipathes*.

Extrait du chapitre « Cinéma »

Revue de presse

Les traductions ont une histoire. Et elle est gigantesque. *L'Histoire des traductions en langue française* montre l'apport des traductions dans tous les domaines, de la littérature à la biologie en passant par le droit, l'histoire et la philosophie. Une première mondiale qui fera date.

Catherine Andreucci, *Livres Hebdo*

C'est un profond changement de regard que ce vaste travail met en œuvre. C'est pourquoi écrire l'histoire de la langue française, de la littérature francophone, de la pensée française ne peut se faire sans prendre en compte la masse immense des textes traduits.

Roger-Pol Droit, *Le Monde des livres*

Le style est d'une lisibilité exemplaire, souvent narratif, et quelquefois même haletant dans certaines parties où se jouent sous nos yeux les concurrences entre les journaux ou les maisons d'édition, les polémiques et parfois les railleries.

Gilles Magnion, *Le Matricule des anges*

Le résultat est monumental, vertigineux, et suscite l'admiration. Un livre unique en son genre qui saura satisfaire les lecteurs curieux et cultivés les plus exigeants. Ils y découvriront de nombreuses interprétations inédites, des recoupements inattendus et de pénétrantes observations.

Jean Delisle, *Target*

En envisageant l'histoire intellectuelle sous l'angle de l'apport étranger, [l'ouvrage] révèle que l'histoire des idées est une histoire de transferts culturels qu'il sera désormais impossible d'écrire sans adopter une perspective européenne, voire internationale.

Leslie Brückner, *Romantisme*

Histoire des traductions en langue française

des débuts de l'imprimerie jusqu'au xx^e siècle

4 volumes

Sous la direction d'Yves Chevrel et Jean-Yves Masson

xv^e et xvi^e siècles

sous la direction de Véronique Duché

2015 – 1344 pages – 978-2-86432-826-1 – 48 €

xvii^e et xviii^e siècles

sous la direction d'Yves Chevrel, Annie Cointre et Yen-Maï Tran-Gervat

2014 – 1376 pages – 978-2-86432-774-5 – 48 €

xix^e siècle

sous la direction d'Yves Chevrel, Lieven D'hulst, Christine Lombez

2012 – 1376 pages – 978-2-86432-690-8 – 48 €

Sous la direction d'Yves Chevrel

xx^e siècle

sous la direction de Bernard Banoun, Isabelle Poulin et Yves Chevrel

2019 – 1968 pages – 978-2-86432-019-5 – 48 €

www.editions-verdier.fr

Irene Nanni

presse@editions-verdier.fr

01 4379 20 45 – 06 87 62 12 71